

SAMUEL BECKETT

LE DÉPEUPLEUR



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1970 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

ISBN 2-7073-0288-0

Séjour où des corps vont cherchant
chacun son dépeupleur. Assez vaste
pour permettre de chercher en vain.
Assez restreint pour que toute fuite
soit vaine. C'est l'intérieur d'un cylin-
dre surbaissé ayant cinquante mètres
de pourtour et seize de haut pour l'har-
monie. Lumière. Sa faiblesse. Son
jaune. Son omniprésence comme si les
quelque quatre-vingt mille centimètres
carrés de surface totale émettaient cha-
cun sa lueur. Le halètement qui l'agite.
Il s'arrête de loin en loin tel un souffle
sur sa fin. Tous se figent alors. Leur
séjour va peut-être finir. Au bout de
quelques secondes tout reprend. Consé-
quences de cette lumière pour l'œil
qui cherche. Conséquences pour l'œil
qui ne cherchant plus fixe le sol ou se
lève vers le lointain plafond où il ne

peut y avoir personne. Température. Une respiration plus lente la fait osciller entre chaud et froid. Elle passe de l'un à l'autre extrême en quatre secondes environ. Elle a des moments de calme plus ou moins chaud ou froid. Ils coïncident avec ceux où la lumière se calme. Tous se figent alors. Tout va peut-être finir. Au bout de quelques secondes tout reprend. Conséquences pour les peaux de ce climat. Elles se parcheminent. Les corps se frôlent avec un bruit de feuilles sèches. Les muqueuses elles-mêmes s'en ressentent. Un baiser rend un son indescriptible. Ceux qui se mêlent encore de copuler n'y arrivent pas. Mais ils ne veulent pas l'admettre. Sol et mur sont en caoutchouc dur ou similaire. Heurtés avec violence du pied ou du poing ou de la tête ils sonnent à peine. C'est dire le silence des pas. Les seuls bruits dignes du nom proviennent du manie-ment des échelles et du choc des corps entre eux ou d'un seul avec soi-même comme lorsque soudain à toute volée

il se frappe la poitrine. Ainsi subsistent chair et os. Echelles. Ce sont les seuls objets. Très variées quant à la taille elles sont simples sans exception. Les plus petites n'ont pas moins de six mètres. Plusieurs sont à coulisse. Elles s'appuient contre le mur de façon peu harmonieuse. Debout au sommet de la plus grande les plus grands peuvent toucher le plafond du bout des doigts. Sa composition est donc connue à l'égal de celle du sol et du mur. Heurté avec violence d'un échelon il sonne à peine. Ces échelles sont très demandées. Au pied de chacune une petite file d'attente toujours ou presque. Il faut cependant du courage pour s'en servir. Car il leur manque à toutes la moitié des échelons et cela de façon peu harmonieuse. S'il n'en manquait qu'un sur deux le mal ne serait pas grand. Mais l'absence de trois à la file oblige à des acrobaties. N'empêche que ces échelles sont très demandées et ne risquent pas d'être réduites à l'état de simples montants reliés uniquement

à la base et au sommet. Car le besoin de grimper est trop répandu. Ne plus l'éprouver est une délivrance rare. Les échelons manquants sont entre les mains d'un petit nombre de privilégiés. Ils s'en servent essentiellement pour l'agression et pour se défendre. Les tentatives solitaires pour s'en défoncer le crâne n'aboutissent au mieux qu'à de brèves pertes de connaissance. Le but des échelles est de porter les chercheurs aux niches. Ceux qui n'y vont plus s'en servent simplement pour quitter le sol. Il est d'usage de ne pas y monter à deux. Le fugitif assez heureux pour en trouver une de libre peut s'y réfugier en attendant que les colères tombent. Niches ou alvéoles. Ce sont des cavités creusées à même le mur à partir d'une ceinture imaginaire courant à mi-hauteur. Elles n'en intéressent donc que la moitié supérieure. Une bouche plus ou moins large donne rapidement accès à un coffre d'ampleur variable mais toujours suffisante pour que par le jeu normal des articulations

le corps puisse y pénétrer et de même tant bien que mal s'y étendre. Elles sont disposées en quinconces irréguliers savamment désaxés ayant sept mètres de côté en moyenne. Harmonie que seul peut goûter qui par longue fréquentation connaît à fond l'ensemble des niches au point d'en posséder une image mentale parfaite. Or il est douteux qu'un tel existe. Car chaque grimpeur a ses niches de prédilection et évite autant que possible de monter dans les autres. Certaines sont reliées entre elles par des tunnels pratiqués dans l'épaisseur du mur et pouvant atteindre jusqu'à cinquante mètres. Mais la plupart n'ont pas d'autre sortie que l'entrée. C'est comme si à un moment donné le découragement s'était fait sentir. A noter à l'appui de cette vue de l'esprit l'existence d'un long tunnel abandonné en cul-de-sac. Malheur au corps qui s'y aventure à la légère et doit au bout d'un long effort rebrousser chemin comme il peut en rampant à reculons. Ce drame à vrai